

GRASSET

Jeanne Cressanges

Les Chagrins d'amour

JEANNE CRESSANGES

LES CHAGRINS

LES CHAGRINS
D'AMOUR

DU MÊME AUTEUR :
LA FEMME ET LE MARIAGE
LA FEUILLE DE MÊLE
LA PART DU SOLEIL
LA CHAMBRE INTIMIDE
LE CŒUR EN TÊTE
MOURIR À DERRA

12347

8°R
79276

BERNARD GRASSET

PARIS

DL-14 6 1976-13170

DU MÊME AUTEUR

Romans :

LA FEMME ET LE MANUSCRIT, Grasset, 1960.

LA FEUILLE DE BÉTEL, J'ai lu, 1962.

LA PART DU SOLEIL, Julliard, 1964.

LA CHAMBRE INTERDITE, Julliard, 1966.

LE CŒUR EN TÊTE, Julliard, 1968.

MOURIR A DJERBA, Denoël, 1973.

JEANNE CRESSANGES

LES CHAGRINS D'AMOUR



« Jamais plaisir d'amour n'égala sa peine. »

SHAKESPEARE,
Trois et Quatre.

« Car il y a dans le monde où tout s'use, où tout
périt, une chose qui tombe en ruine, qui se détruit
encore plus complètement, en laissant encore moins
de vestiges que la Beauté : c'est le Chagrin. »

MARCEL PROUST,

© 1978, Bernard Grasset & Fils
Paris

BERNARD GRASSET
PARIS

JEANNE CRESSANGES

LES CHAGRINS
D'AMOUR



Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation
réservés pour tous pays, y compris l'U.R.S.S.

© 1976, Éditions Grasset & Fasquelle

AUX MAL AIMÉS

PREMIÈRE PARTIE

L'AMOUR, CE CHAGRIN

« Jamais plaisir d'amour n'égalera sa peine. »

SHAKESPEARE,
Vénus et Adonis.

« Car il y a dans le monde où tout s'use, où tout périt, une chose qui tombe en ruine, qui se détruit encore plus complètement, en laissant encore moins de vestiges que la Beauté : c'est le Chagrin. »

MARCEL PROUST,
le Temps retrouvé.

AUX MAL AIMÉS

« Jamais plaisir d'amour n'égalait sa peine. »

SHAKESPEARE
Rome et Jérusalem

« Car il y a dans le monde où tout s'use ou tout
dépérit, une chose qui tombe en ruine, qui se détruit
encore plus complètement, en laissant encore moins
de vestiges que la Beauté : c'est le Chagrin. »

MARCEL PROUST,

Le côté de chez Madame Bovary, chapitre I, 1880
Le côté de chez Madame Bovary, chapitre I, 1880
Le côté de chez Madame Bovary, chapitre I, 1880

« Avez-vous été dans votre vie dix ans malheureux
par amour? dit-je à quelqu'un qui venait lire ce
livre. »

STENDHAL,

deuxième préface de *Le Libertin*.

PREMIÈRE PARTIE

L'AMOUR, CE CHAGRIN

L'AMOUR, CE CHAGRIN
PREMIÈRE PARTIE

« Avez-vous été dans votre vie six mois malheureux par amour? dirais-je à quelqu'un qui voudrait lire ce livre. »

STENDHAL,
deuxième préface de *De l'amour*.

Quoi d'étonnant que l'idée d'écrire sur les chagrins d'amour fût venue à une femme? Depuis le début des âges nous gardons le feu allumé dans la caverne, nous mettons les enfants au monde et nous attendons le retour du mâle en nous livrant à la cueillette ou à la culture, travaux qui ne nous éloignent pas de notre « territoire ». Évoluées, maîtresses de notre destin, sachant que cette fonction de reproduction qui a ligoté nos aïeules ne tiendra dans la vie de nos petites-filles que le temps d'un « service de l'espèce », sans doute reste-t-il en nous une parcelle de l'âme serve de la femelle primitive. Fait pour la chasse, la guerre, l'homme reste voué à l'aventure extérieure. Retenue par ses enfants dans le cercle étroit du foyer, la femme en a fait longtemps son royaume. Royaume intérieur où elle était servante d'amour. Car tout amour procède de celui de l'enfant pour sa mère. « L'amour, dit Platon, nous ramène à notre primitive nature; il s'efforce de ne faire qu'un seul être de deux. » Décrivant le mythe de l'androgyné, il énonçait ce que la psychanalyse éclaire d'un jour nouveau : aimer, c'est se réfugier dans le sein de la mère bénéfique. La Bible enseigne la même vérité profonde quand, parlant de l'union de l'homme et de la femme, elle dit : « Vous serez la même chair. » Nous savons bien que deux amants ne connaissent le véritable amour que s'ils s'abandonnent l'un à l'autre comme en des bras maternels. Cet amour, qui est nostalgie de la fusion primitive, explique sans doute que la chanson *Aux marches du palais*, surtout sa dernière

strophe : « Et là nous dormirions jusqu'à la fin du monde... » nous touche au plus secret du cœur et, pourtant, nous voyons bien quel est son danger. Dans l'arithmétique des amants un et un font un, mais si l'homme est bien l'enfant de la femme, il est en outre la projection du couple parental tel qu'elle l'a idéalisé dans ses phantasmes infantiles ; il est aussi son double masculin. Il en va de même pour l'homme. Tant de personnages en deux personnes qui aspirent à n'être qu'une, tel est le mystère de l'amour. Un esprit malicieux me ferait remarquer que, dans beaucoup de cas, un et un font bien un, mais parce que l'un des partenaires a réduit l'autre à rien, ou que, parfois, un et un font zéro, les deux conjoints s'annulant... Amour, nostalgie de l'Un. L'acte d'amour réalise cette quête de l'unité. Les larmes qui jaillissent après l'étreinte sont les mêmes que celles de l'accouchée : je te suis reconnaissante d'être toi, c'est-à-dire un autre que je peux voir, découvrir, qui me voit, me découvre, mais je souffre néanmoins de cette déchirure qui fait que je suis moi, que tu es toi... Un amour réussi est un perpétuel mouvement de l'âme qui mène de la fusion à la séparation et de la séparation à la fusion.

L'homme, ce chasseur, a plus que la femme le goût de la séparation : ce n'est pas toujours pour mieux voir la Bien-Aimée et le monde à travers elle, mais pour échapper à son pouvoir. Il semble que la femme sût d'instinct que la déchirure est déjà dans l'amour et qu'il n'y a nul besoin d'en inventer d'autres pour le ranimer.

Une légende vietnamienne raconte qu'une femme, ne voyant pas son mari revenir de la guerre, ficela leur enfant sur son dos et grimpa au sommet d'un pic pour en guetter le retour. Là, elle se transforma lentement en rocher. On appelle ce lieu le *Rocher de l'attente*. A l'homme reviennent la conquête, le risque, parfois la mort. A la femme, le maintien de la vie, l'attente et souvent les larmes. Aucune civilisation, à ma connaissance, n'a ses « pleureurs ». L'homme viril ne pleure pas, c'est bien connu. Sa mère d'ailleurs le lui a interdit : « Ne pleure pas, tu n'es pas une fille. »

Ce royaume d'amour, il serait faux de dire que la femme

ne le partage pas avec l'homme puisqu'il vient s'y reposer. Mais il n'y dort que d'un œil. Là encore, il apporte son goût de conquête et, il faut bien le dire, son instinct de mort, sans doute plus développé que celui de la femme. La mort, on le sait, est dans la croyance de tous les peuples, une nouvelle naissance. Pour l'inconscient, la mort est mère. Dans les tombeaux primitifs, on a retrouvé les cadavres repliés sur eux-mêmes dans la position du fœtus. Incapable de mettre au monde, l'homme éprouve pour la mort un sentiment ambigu fait de crainte et de fascination. Ce même sentiment l'anime vis-à-vis de la femme, du ventre de la femme, de l'amour où il a toujours peur de se perdre.

M. Denis de Rougemont a démontré dans un très beau livre : *l'Amour et l'Occident* que la passion, telle que nous l'entendons, n'était que l'amour de la mort. Mais cet amour de la mort, ce n'est pas Yseult qui en est possédée, ce n'est pas elle qui crée des obstacles. Si Tristan l'avait vraiment aimée, il l'eût emmenée dans quelque pays tranquille et lui aurait fait des enfants ! Ce qu'il aimait en elle, c'était l'obstacle, l'épée entre leurs corps.

Ainsi retrouve-t-on tout au long de l'histoire des hommes la même tendance : faire de la femme un objet de culte et de dérision ; d'un côté la Déesse-mère et la Vierge, de l'autre la femme rusée et grossière, la putain. Coupée en deux, âme d'un côté, corps de l'autre, la femme paraît moins redoutable. L'amour courtois est né de cette séparation : on brûle pour la Dame mais on ne la possède pas. M. Denis de Rougemont tente d'expliquer ce phénomène par des courants de pensée ; il montre l'influence du catharisme sur les troubadours et l'influence sur le catharisme de textes hindous et bouddhiques. Il n'est pas dans mon propos de discuter cette thèse, mais je crois plutôt que l'homme se laisse « influencer » par ce qu'il est et préfère les explications psychologiques à celles qui découlent de l'histoire. Je le redis : l'homme envie la femme et la craint. Dans son inconscient elle s'apparente à la mort. Dans son vécu, elle est naturellement créatrice puisque mère. Chez certaines tribus primitives, l'homme résout son envie par la « couvade ». Pendant que la femme accouche sans his-

toires, c'est lui qui s'alite, gémit et, l'enfant né, reçoit félicitations et visites. Pour s'exprimer, pour être lui aussi créateur, l'homme civilisé doit se séparer d'elle, la vénérer en tant que principe féminin et la soumettre en tant que femme. Ainsi voyons-nous les poètes courtois se trouver fort bien de leur sort : « J'approuve que ma dame me fasse longtemps attendre et que je n'aie point ce qu'elle m'a promis. » (Marcabru.) Mieux : « J'ai une amie, mais je ne sais qui elle est, car par ma foi je ne la vis (...) Nulle joie ne me plaît autant que cet amour lointain. » (Jaufré Rudel.) Il faut également noter que les techniques de chasteté de l'amour courtois touchent à la magie : le contact des membres nus de la Dame protège le chevalier de la mort, mais malheur à lui s'il s'abandonne à son désir ! On ne peut pas ne pas penser à ces coutumes du sud de l'Afrique où, avant la chasse ou la guerre, l'homme s'abstient de tout rapport sexuel avec son épouse au moins pendant cinq jours. Un lettré arabe me disait : « Toute notre littérature est mystique et nostalgique car nous ne pouvons aimer que ce qui nous échappe. » Si nous considérons la nôtre, nous y reconnaissons le même aspect. Ce que j'appellerai « l'amour au féminin », dans lequel sexualité et tendresse sont mêlées pour vaincre le temps, donc la mort, y est éclipsé par le « passionnisme », phénomène masculin, qui est, comme l'a bien montré Denis de Rougemont, le goût masqué de la mort, d'où la tentation permanente de dissocier l'orgasme (la petite mort) de la tendresse. Qu'on me comprenne : je ne veux pas dire que seules les femmes connaissent le premier et les hommes le second. L'amour au féminin peut être éprouvé par tout homme qui n'a pas renoncé à la part féminine de lui-même, alors que le passionnisme peut être le lot de femmes chez qui la part masculine l'emporte.

M. Jean Guilton, dans *l'Amour humain*¹, a d'ailleurs justement parlé de ce phénomène. « Faust comme Don Juan n'appartiennent pas à la catégorie de ceux qui aiment. Pour aimer, il faut sortir de soi, trouver et créer l'autre en même temps qu'il se laisse trouver et créer ; cela suppose

1. *L'Amour humain*, Aubier.

l'égalité et la réciprocité dans la différence du sexe. Or Faust est trop ami de soi pour aimer; il ne cherche point tant à susciter l'amour qu'à faire l'expérience de son pouvoir. » Et encore : « L'amour, la conquête, la guerre ont des rapports étroits. (...) L'héroïsme et l'érotisme ont ceci de commun qu'ils permettent de goûter ces moments violents où la puissance mâle se satisfait dans le risque, dans la séduction, dans l'abaissement du partenaire². » Lui faisant écho, ce texte de Georges Bataille³ : « ... la violence fondamentale qui nous porte à perdre pied tend toujours à troubler les relations tendres, à nous faire retrouver dans ces relations le voisinage de la mort (qui est le signe de toute sensualité, fût-elle amendée de tendresse). » Voilà le cri du passionniste. Mais écoutons une autre voix, celle d'Héloïse; si elle réclame la mort c'est parce qu'elle est privée d'amour — ou le physique a sa part et quelle part! « Je brûle de toutes les flammes qu'attisent en moi les ardeurs de la chair. » Aimer, pour elle, c'est posséder qui la possède, vivre en deux personnes, donner la vie, cœur et entrailles accordés.

On pourra penser que tout ce qui précède est partial, et je sais quelles objections soulève la discrimination que je viens de faire entre l'amour au féminin et le passionnisme masculin. Il est bon, me semble-t-il, d'y revenir. De tous temps, on a vu des femmes tournées vers la conquête extérieure, la guerre, apporter au sein même de l'amour la notion de risques, d'obstacle et de mort. Le mythe des Amazones, l'adhésion des dames à l'Amour courtois, un roman comme *l'Astrée*, avec les complications infinies de la carte du Tendre, et tous les exemples que nous donne la littérature, ou la vie de femmes ne connaissant l'amour que sous forme passionniste semblent bien apporter un démenti à mon point de vue.

A ces objections, je répondrai par plusieurs remarques.

La première est qu'il ne faut pas confondre passionnisme avec masochisme. Et qu'il est vrai que le destin de la femme a toujours été empreint de cette tendance. Qu'on lise Thérèse de Lisieux : « Oh! par-dessus tout, je voudrais

2. Voir texte de Jean Guittou, p. 283.

3. *L'Érotisme*, Georges Bataille, éditions de Minuit.

le martyr. Le martyr! Voilà le rêve de ma jeunesse, car je ne désire pas un seul genre de supplice; pour me satisfaire, il me les faudrait tous⁴ »; ou Pauline Réage : « O était heureuse que René la fit fouetter et la prostituât parce que sa soumission passionnée donnerait à son amant la preuve de son appartenance, mais aussi parce que la douleur et la honte du fouet, et l'outrage que lui infligeaient ceux qui la contraignaient au plaisir (...) lui semblaient le rachat même de sa faute⁵. » Le cri est le même et, bien que révoltée contre ces images d'esclaves, une femme ne peut lire ces lignes sans trouble. Mais la soumission, corps et âme, au Maître, n'est pas toujours amour de la mort.

La deuxième, je l'ai déjà dit, nul être n'est tout à fait masculin ni tout à fait féminin. Bien avant Freud, on avait pressenti cette vérité biologique. Je ne pense pas que ce soit uniquement parce que la société hébraïque était de type patriarcal que la *Genèse* fait naître l'homme avant la femme, mais j'aime croire que c'est aussi que les Hébreux avaient pressenti que la femme est dans l'homme et l'homme dans la femme. Tout créateur connaît sa part féminine, celle qui accouche. J'ai travaillé, il y a quelques années, avec un jeune réalisateur qui, je peux l'affirmer, n'avait pas lu Freud. Il m'avait donné un thème de scénario sur lequel nous travaillions ensemble. Après quatre jours de gestation, il me montra un visage illuminé : « C'est merveilleux, dit-il, je sens les personnages qui bougent en moi. C'est comme si j'allais mettre un enfant au monde. » Jusqu'à la fin du travail, il fut animé de la même fièvre ravie : il ne dormait plus, mangeait à peine, tout à l'écoute de « l'enfant » qu'il portait. A l'inverse, on peut dire qu'Ève, en se risquant à mordre au fruit de la connaissance, représente la femme tentatrice et porteuse de mort, comme le montrera saint Paul, le misogynne, et exprime par cette conduite l'aspect masculin de sa personnalité. On sait quelle part les femmes ont prise dans toutes les révolutions. Il n'est que de regarder autour de soi pour s'apercevoir qu'elles occupent aujourd'hui des fonctions

4. *Histoire d'une âme*, Thérèse de Lisieux.

5. *Histoire d'O*, Jean-Jacques Pauvert, édit.

réservées naguère aux hommes et y développent leur goût de l'action et du risque.

Ma troisième remarque portera sur le complexe de masculinité chez la femme. Qu'entend-on par là? Pendant tout le stade infantile, la petite fille envie au petit garçon ses organes génitaux (ce qui correspond à l'adoration du phallus dans les sociétés primitives). Ce désir du phallus, dans le cas d'un développement féminin normal, se transforme en désir de l'homme et de l'enfant. Karen Horney⁶ nous rappelle que « la phase décisive pour le développement psychosexuel ultérieur est celle dans laquelle le premier objet de rapport se présente à l'intérieur de la famille. Pendant cette période qui atteint son apogée entre trois et cinq ans, différents facteurs peuvent intervenir, obligeant la fille à reculer devant son rôle de femme. Un grand favoritisme pour un frère peut, par exemple, souvent contribuer pour beaucoup dans l'instauration de désirs coercitifs de masculinité chez la petite fille. Des observations sexuelles faites de bonne heure ont une action encore plus durable en ce sens. Cela est particulièrement vrai dans un milieu où les questions sexuelles sont dissimulées à l'enfant, de telle sorte qu'elles prennent par contraste le caractère du surnaturel et du tabou. Les rapports sexuels des parents, si souvent observés dans les premières années de l'enfance, sont typiquement imaginés par l'enfant comme le viol de la mère, ou sa détérioration, ou sa blessure ou sa maladie (...) Tout cela affecte la petite fille, particulièrement du fait que cela se produit au stade de la première vague de son développement sexuel, pendant lequel elle identifie inconsciemment ses propres réactions instinctuelles à celle de sa mère. De ces revendications instinctuelles inconscientes naît une autre pulsion qui peut agir dans le même sens. C'est-à-dire que plus l'attitude d'amour pour le père est fervente, plus le danger est grand qu'elle échoue en raison de déceptions provenant du père ou de sentiment de culpabilité envers la mère. (...) En raison de ces angoisses et de ces sentiments de culpabilité, la fille peut se détourner complètement de son rôle de

6. *La Psychologie de la femme* (P.U.F.).

femme et se réfugier, pour sa sécurité, dans une masculinité fictive. »

Ma quatrième remarque portera sur notre civilisation. Toutes les valeurs y ont été créées par l'homme. Nous raisonnons en termes de conquête, de productivité, d'argent. Afin de se valoriser, incapable qu'elle est, comme dans l'Inde antique, d'établir son pouvoir du seul fait qu'elle est femme, celle-ci doit donc adopter les valeurs masculines et se battre sur le même terrain que l'homme. Cette attitude a des répercussions dans le domaine amoureux où la femme va vivre comme l'homme. Il est courant d'entendre une fille se vanter de mener une vie de garçon. J'ai bien connu une femme qui fut une énigme dans les milieux littéraires dont elle était l'habituée. Elle ne parlait jamais de son enfance ni de ses parents. Pour qui se contentait de l'image qu'elle cherchait à donner, elle était une maîtresse femme, sûre d'elle-même et de ses pouvoirs. Tout ce qu'elle avait voulu, elle l'avait eu : l'argent, les hommes et une certaine réputation. Elle s'est suicidée et personne n'a compris. On s'écriait : mais elle avait tout ! Tout, c'est-à-dire rien, puisqu'il lui manquait l'essentiel : l'expérience de l'amour. Si elle avait réussi quelques « scalps », comme elle le disait dans son langage volontiers cruel, elle n'était jamais parvenue à retenir un homme plus d'une nuit et, surtout, sans fin sur la défensive, n'avait jamais été comblée. Niant son enfance, elle n'avait jamais pu être une enfant dans les bras d'un homme ni faire d'un homme son enfant. « Vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux si vous n'êtes semblable à un petit enfant », disait le Christ. J'ajouterai : vous n'entrerez pas non plus dans le royaume de l'amour. Éros est un dieu armé, mais on ne pénètre dans son domaine que les mains nues.

Pour les raisons individuelles et sociales que je viens de dire, beaucoup de femmes ne connaissent pas l'amour au féminin. Les hommes, en général, l'ayant rejeté, elles le nient à leur tour afin de mieux s'identifier à eux, d'être vraiment leurs égales. Par un juste retour des choses, certains hommes s'en inquiètent. Breton, partisan de *l'Amour fou*, déclarait dans un entretien radiophonique : « J'ai opté, en amour, pour la forme passionnelle et

exclusive, tendant à proscrire à côté d'elle tout ce qui peut être mis au compte de l'accommodement, du caprice et de l'égarément. Je sais que d'aventure cette vue a pu paraître étroite et arbitrairement limitative et j'ai longtemps été en peine d'arguments valables pour la défendre, quand elle se heurtait à celle de sceptiques ou encore de libertins plus ou moins déclarés. Chose frappante, j'ai pu vérifier *a posteriori* que la plupart des querelles survenues dans le surréalisme et qui ont pris prétexte de divergences politiques ont été surdéterminées, non comme on l'a insinué par des questions de personnes, mais par un désaccord irréductible sur ce point. » Actuellement, les hippies portent robes et bijoux, vont par les chemins en chantant l'amour, gardent des chèvres sur les pentes du Lubéron. Jean Rostand, à qui l'on demandait pourquoi on voyait augmenter les naissances de jumeaux, répondit par cette boutade : « Le monde devient si difficile que les enfants n'osent plus s'y risquer seul. » On pourrait dire de même : le monde créé par l'homme est devenu si dur que les hommes eux-mêmes n'osent plus s'y aventurer. Apôtres de la non-violence et de la communauté totale, les hippies préconisent que, dans leurs petits groupes, toutes les femmes soient à tous les hommes et tous les hommes à toutes les femmes. On peut se demander si l'amour y trouve son compte, mais leur renonciation à la société masculine a son prix. D'autres voix se font entendre. C'est Aragon : « L'avenir de l'homme, c'est la femme. » Michel Polac, dans un article du *Monde* : « Le monde a été façonné par les hommes et le résultat n'est vraiment pas beau. Il est temps de passer la main et la parole aux femmes. Mais si les femmes se mettent à revendiquer le droit d'être aussi agressives et abstraites que les hommes, si elles se mettent à avoir honte d'être femmes, il n'y a plus aucun espoir de changement. » Romain Gary affirmant que, demain, la société sera féminine (et il entend par là qu'elle devra reposer sur la tendresse ⁷) ou qu'elle ne sera plus.

Voilà donc, brièvement retracées, les vicissitudes de

7. Une amie féministe me dit que Romain Gary a ainsi suggéré l'idée que le monde de demain devait être fondé, comme celui d'hier, sur l'aliénation de la femme. Espérons qu'elle se trompe.

l'amour au féminin. Revenant à mon point de départ, je dirai, non pas que seule la femme connaît le véritable amour, mais qu'elle le connaît mieux que l'homme car l'amour demande une attention, une vigilance, un don de soi que sa nature lui a appris. C'est elle qui devrait l'enseigner à l'homme en éveillant sa part féminine, comme lui doit éveiller la part masculine de la femme. Il en résulte, évidemment, que plus que l'homme, la femme s'alarme de tout ce qui peut porter atteinte à l'amour.

Si l'on parcourt notre littérature, que constate-t-on? Dans le roman — genre longtemps réservé aux passions amoureuses —, qu'il soit écrit par un homme ou par une femme, c'est presque toujours l'héroïne qui exprime la souffrance. Mais, me dira-t-on, que faites-vous des cris désespérés des romantiques? Même dans une société masculine, certains hommes parviennent à manifester leur part féminine et, s'ils ont du talent, il faut bien entendre leur voix. Aujourd'hui, quand M. Jean-Louis Bory a un chagrin d'amour⁸, il dit, en parlant de soi : « La Jeanne accouche. » S'il s'exprime ainsi, ce n'est pas parce qu'il est homosexuel. Tout homme en chagrin d'amour sait que la femme pleure en lui et, le plus souvent, il en a honte. Si les plus belles lettres d'amour, celles de la Religieuse portugaise, sont du comte de Guilleragues, ami de Racine, il est remarquable de constater que l'homme ait dû se travestir en femme pour exhaler sa plainte. « Je vois bien le remède à tous mes maux, et je serais bientôt délivrée si je ne vous aimais plus : mais hélas! quel remède; non j'aime mieux souffrir davantage que vous oublier. Hélas! Cela dépend-il de moi? Je ne puis me reprocher un seul instant de ne plus vous aimer. »

On peut citer, à la suite de la Religieuse, toute une cohorte de pleureuses. Louise Labbé :

*Qu'encor Amour sur moi son arc essaye,
Que nouveaux feux me jette et nouveaux dards,
Qu'il se dépîte, et pis qu'il pourra fasse :
Car je suis tant navrée de toutes parts,*

8. *La Peau des zèbres*, Gallimard.

*Que plus en moi une nouvelle plaie
Pour m'empirer ne pourrait trouver place.*

Julie de Lespinasse : « Vous voudriez ranimer, soutenir une âme qui succombe enfin sous le poids et la durée de la douleur (...) Adieu mon ami. Si je revenais à la vie, j'aimerais encore l'employer à vous aimer; mais il n'y a plus de temps. »

Anna de Noailles :

*J'ai peur de n'être plus vivante
Dès que tu cesses de m'aimer.*

Marie Bashkirtseff (elle a 13 ans) : « Je cherche ma leçon, lorsque la petite Heder, ma gouvernante anglaise, me dit : " Savez-vous que le Duc se marie avec la duchesse M...? " J'approche le livre plus près de ma figure, car je suis rouge comme le feu. J'ai senti comme un couteau aigu s'enfoncer dans ma poitrine. (...) Depuis le moment malheureux où cette péronnelle m'a dit cette horreur, je continue à être essoufflée comme si j'avais couru une heure, et le même sentiment, le cœur me fait mal et bat. »

Violette Leduc⁹ : « Aïe mon Dieu, aïe, aïe... Regarder fixement le couvercle du piano jusqu'à ce que cela recommence... J'avais mal partout et nulle part (...) Je voulais pleurer, cela m'était refusé. J'irai, je la ramènerai. Coupez ma tête. Coupez. Regarder le mur deux centimètres au-dessous du portrait de Beethoven, le regarder toujours. Maman! Au secours! Maman, soulage-moi. Je l'aurais tant aimée. Elle va revenirrr... Je suis malade. »

Françoise Giroud¹⁰ : « Ce que cette unité, cet équilibre rare avait de fragile, je ne l'ai jamais ignoré. Je l'ai goûté avec d'autant plus d'intensité. Peut-être aussi, grâce à cela, l'ai-je préservé de tout ce qui dépendait de moi. C'était un peu mon œuvre. Il s'est rompu, cependant. Et je me suis rompue. Cassée. Brisée. Démantelée. Détruite. »

Pauline Réage¹¹ : « Mais si celui que vous aimez cesse

9. *La Bâtarde*, Gallimard.

10. *Si je mens...*, Stock.

11. *O m'a dit*, Régine Deforges, Pauvert.

de vous aimer, de vous regarder, de vivre au moins en partie en fonction de vous comme vous viviez en fonction de lui, s'il vous abandonne, vous retombez dans les ténèbres extérieures, autrement dit, dans l'enfer. »

On pourra faire remarquer que ces amoureuses — elles l'avouent — ont fini par aimer leur douleur. L'expérience courante montre que souffrir d'amour c'est encore rester dans son cercle enchanté. Mais je le redis, il y a un monde entre l'amour passion, qui est l'amour de l'amour même dans ses cruautés, et l'amour de la mort.

M^{me} Suzanne Lilar, dans son beau livre, *le Couple*¹², fait remarquer que « ce n'est pas sans raison que Platon lui-même a fait prononcer par une femme les plus hautes paroles que lui ait inspirées l'amour ».

Je n'ai pas la naïveté de prétendre que mon étude de l'Éros blessé me permettra de percer cet « infracassable noyau de nuit », comme dit Breton. En amour, chaque être humain est à la fois victime, grand-prêtre et mystère, c'est dire qu'il y a autant de sortes d'amours et de chagrins que d'amants. Nous n'avons voulu que mieux comprendre quel malheur s'abat sur nous tous, hommes et femmes, lorsque l'amour nous quitte. Nous avons tenté de réhabiliter l'amour et ses chagrins. Nous avons voulu que chacun sache qu'il n'y a aucune honte à être heureux d'aimer, ni malheureux de souffrir du manque d'amour. Cela, nous avons voulu le dire tout particulièrement aux hommes. Dans des textes gnostiques, il est dit que Jésus tint ces propos : « Toute femme qui sera faite mâle entrera dans le royaume des cieux. » Il faudrait ajouter : « Tout homme qui sera fait d'abord femelle entrera dans ce royaume. » Or, nous le verrons tout au long de ce livre, l'amour et les blessures qu'il nous fait ont seuls le pouvoir de nous initier à l'autre, de faire éclore l'autre en nous. Nous vivons un temps de ghettos. Des femmes humiliées se demandent s'il ne convient pas, pour changer le monde, de renier l'homme. Des hommes, sous couvert de libération sexuelle, nous transforment en « Baiseuses » et autres « Perverses ».

12. *Le Couple*, Grasset.

Le couple est en question. L'amour, ses joies et ses chagrins, font ricaner comme de vieilles lunes. Ils sont pourtant, et ne sauraient cesser d'être, la voie de connaissance universelle la plus profonde.

« Retournons en arrière, ouvre-toi le ventre, reprends-moi. »

VIOLETTE LEDUC,
la Bâtarde.

La première souffrance d'amour, nous l'avons tous vécue et nous l'avons tous oubliée, disent les psychanalystes : la séparation d'avec la mère. Nous savons seulement, parce qu'on nous l'a appris, que nous avons crié, et c'est ce cri qui éclatera en nous chaque fois que, unis à un autre être par l'amour et ayant ainsi retrouvé la sécurité et la volupté du ventre maternel, nous en serons, pour une raison quelconque, arraché. Nous croyons avoir oublié cette première souffrance, mais les mythes se souviennent pour nous : celui du paradis perdu nous rappelle que nous avons été chassés d'un monde où nous étions innocents.

Cette souffrance sera renouvelée dans les premiers mois de la vie, chaque fois que notre mère paraîtra se détourner de nous, car, comme le dit la sagesse populaire, le cordon ombilical n'est jamais rompu. Le sevrage, l'arrivée d'un frère ou d'une sœur, sont autant d'épreuves. On connaît les réactions classiques de l'aîné quand survient un cadet : anorexie et énurésie. Il veut redevenir le bébé qui était seul à monopoliser l'attention et l'amour, il veut mourir ou tuer l'intrus. En voici des exemples. Je passais un dimanche chez une de mes amies qui avait deux garçons, l'un de quatre ans, l'autre de quelques mois. Ayant donné le biberon au bébé, elle le déposa dans une corbeille garnie de coussins près d'un feu de cheminée. L'aîné se mit à faire le tour de la pièce en jouant à l'avion : bras écartés, il imitait le bruit du moteur. Je m'aperçus que sa trajectoire passait de plus en plus près de la corbeille, qu'à chaque nouveau

tour il repoussait du pied vers le feu. Je lui proposai de l'emmener en promenade, ce qu'il accepta de mauvais gré, sa mère restant à la maison pour garder le bébé. En cours de route, je demandai à mon petit compagnon ce qu'il désirait le plus vivement. Il se mit à pleurer et finit par dire : « Être fils unique ! » L'autre jour, j'ai eu la visite d'une mère et de sa fille, âgée de trois ans. Son petit frère d'un an était resté à la maison avec le père. Cette fillette qui, depuis une semaine, allait à la maternelle, manifestait son opposition en refusant de manger. Comme c'était un dimanche, elle n'avait pas été privée de la présence maternelle. Aussi, à l'heure du déjeuner, après avoir boudé quelque peu, accepta-t-elle de se nourrir. Mais, en promenade, elle tomba plusieurs fois, réclamant sans cesse d'être portée. Enfin, à l'heure du départ, elle éclata en sanglots. En vain nous l'interrogeons sur son chagrin, quand elle finit par dire qu'elle voulait rester chez moi avec sa mère et, comme nous cherchions à lui peindre tous les plaisirs qui l'attendaient chez elle, elle se mit à hurler qu'elle voulait le ciel. Ce mot nous criait sa volonté de retour dans le ventre de sa mère : le nirvâna.

Ces deux exemples nous montrent, à l'état pur, les souffrances du chagrin d'amour : nous voulons être le seul à être aimé de qui nous aimons — sinon tuer le rival ou mourir. Chacun s'interroge sur cet état d'aliénation dans lequel le jette le chagrin d'amour : en fait, nous régressons vers nos premières souffrances enfantines et nous nous trouvons dans le même état de prostration, d'anorexie — l'énurésie, grâce au ciel nous est épargnée! — de malaises insidieux où nous mettons tout en œuvre pour nous rendre intéressants, pour être pris en charge. En tout amoureux blessé, il reparaît un enfant arraché du sein maternel, sur qui nos raisonnements d'adultes n'ont plus prise.

« J'avais été amoureux souvent, pour mon âge, mais pas encore de cette façon-là. L'obsession sentimentale, l'ivresse qu'elle procure, ses alternatives d'exaltation et d'abattement, son incidence sur le temps, qu'elle allonge ou qu'elle raccourcit, son pouvoir de changer le monde, d'ajouter un sens à celui qu'une âme sensible trouve naturellement à la couleur du ciel, à l'éclat des fleurs, au mouvement du vent dans les feuillages et jusqu'à la certitude de mordre au bonheur dans la douleur même, alors j'ai tout connu, éprouvé tout, sans pouvoir peindre que par ces quelques lignes des semaines de félicité. »

MAURICE CHAPELAN,
Mémoires d'un voyou.

On ne prend pas au sérieux les amours des enfants. On a tort. Elles sont poétiques et graves, sensuelles et tendres, qualités qui ne se retrouvent que rarement dans les amours ultérieures. J'ai été le témoin et la confidente d'amours enfantines qui ont duré un an. Je pense qu'en les retraçant ici, je ferai surgir dans la mémoire de mes lecteurs une expérience essentielle qu'ils ont peut-être oubliée.

François, cinq ans, montrait naïvement un très grand amour pour sa mère qu'il appelait volontiers « sa petite femme ». Quand je passais des vacances chez ses parents, il se glissait le matin dans mon lit et me disait, en nouant la ceinture de ma chemise de nuit autour de sa taille : « Nous aussi on est mariés. » J'étais donc, à l'occasion, un substitut de sa mère. Une famille vint s'installer dans leur immeuble : elle comprenait deux garçons et une fillette de huit ans, Marie. Au premier regard, Marie séduisit François. Sa mère et moi avions encore droit à ses cajoleries, mais c'était Marie qui devint désormais « sa petite femme ». Pour aller à l'école et en revenir, il lui portait son cartable. Jeudis et dimanches, il échappait à sa mère, fuyait les autres garçons et jouait au mariage avec son amie. La cérémonie se déroulait en grand secret dans la chambre de la fillette. J'y fus une fois invitée. François entourait d'un torchon le visage de Marie, puis les enfants s'agenouillaient l'un devant l'autre et procédaient à l'échange des anneaux (deux petites bagues que François avait achetées au bazar du coin) en disant : tu es ma

femme, tu es mon mari. Toujours agenouillés, ils se serraient dans les bras l'un de l'autre. Relevés, François ôta le voile de Marie et la vie de ménage commençait. On jouait à la poupée (les enfants), on faisait la dînette et on dormait ensemble (étroitement enlacés, ils feignaient le sommeil). J'imagine que, sans témoins, ils se livraient à la découverte des premiers gestes érotiques. François disait : « Ma petite Marie, je voudrais la manger ! » Il se séparait ainsi de sa mère d'une façon harmonieuse, puisque cette séparation n'était pas le fait de celle-ci mais celui d'un nouvel amour. François était heureux : son amie se laissait embrasser, caresser, adorer. Il n'en demandait pas davantage. Séparé d'elle, il lui dessinait des maisons, des fleurs, des arbres. Ni les quolibets de ses frères, ni l'ironie des grandes personnes n'avaient de prise sur lui. S'il m'avait choisie comme confidente, c'est que vis-à-vis de sa mère il éprouvait quelque remords : en aimant la petite Marie, il se sentait infidèle. « Je ne peux pas épouser Maman et la petite Marie à la fois », me disait-il. Au temps des vacances, toute sa famille devait partir pour la mer. François, qui vivait dans l'insouciance des enfants, n'avait pas prévu le coup. Il n'en fut que plus désespéré : on allait l'enlever à Marie pendant deux mois ! Pour lui, l'éternité. Il me demanda d'intervenir auprès de ses parents afin qu'ils l'invitent à se joindre à eux, mais la famille de celle-ci refusa... François, en vacances, eut le désespoir au cœur. Nous ne reconnaissons plus notre joyeux et tendre petit bout d'homme : il sombrait dans la mélancolie, mangeait à peine, pleurait pour un rien et, sur la plage, restait prostré entre sa mère et moi. Nous espérions qu'une autre petite Marie remplacerait la Bien-Aimée. En vain ! Toutes les fillettes lui paraissaient bêtes, laides et méchantes. Un après-midi, lasse de sa triste mine, sa mère le mit dans un jardin d'enfants. Le soir, il avait disparu. Nous le retrouvâmes à la gare où il attendait le train de Paris ! L'amoureux reçut une bonne fessée mais, le lendemain, on l'autorisa à téléphoner à sa petite femme. Grâce au téléphone, il accepta la séparation, mais ce furent de tristes vacances. D'autant qu'au retour, les parents de Marie, alarmés par une passion aussi précoce, éconduisirent

l'amoureux et tinrent leur fille dans une étroite surveillance. Marie, fillette sage, ne fit rien pour s'en écarter. François n'avait plus qu'une ressource, son expérience amoureuse l'ayant érotiquement détaché de sa mère, retrouver le monde des garçons. Ce qu'il fit. Son intelligence et sa sensibilité, jusque-là très vives, se mirent en veilleuse. Boulimique, secret, bagarreur, affichant un profond mépris pour les filles, il était mal dans sa peau. Vers dix-huit ans, il nous revint d'Angleterre ayant subi une nouvelle métamorphose. Quelques expériences sexuelles hâtives avaient fait du fidèle François un Don Juan. Sans doute le restera-t-il jusqu'à ce qu'il rencontre une nouvelle petite Marie. Miracle auquel j'aimerais croire.

Ce qui me frappe, dans cet amour d'enfance, c'est que, évolution et chagrin, on y voit toutes les manifestations de l'amour adulte. François avait fait de Marie son univers : elle occupait le centre de ses pensées, de sa tendresse ; il ne pouvait supporter d'être séparé d'elle, comme si elle était devenue non seulement une part de lui-même, mais sa part la plus précieuse. La cérémonie du mariage n'était pas un jeu, comme le pensaient les adultes, mais un rite, empreint d'un caractère sacré. En se mariant, se remariant avec son amie, il essayait naïvement de faire entrer l'éternité dans le temps. Et que font d'autres les amants qui, par les paroles, les regards, les caresses ne cessent de se dire qu'ils s'aiment comme pour éprouver dans l'instant l'existence d'un *toujours*? Le couple a ses rites, sa messe secrète, car tout amour participe du divin en niant l'écoulement des choses. Contre toute raison, on ne peut aimer qu'à jamais. Je dis à *jamais* et non pour la vie : un amant ne saurait accepter une autre existence d'où l'objet de son amour fût exclu.

François, ayant choisi Marie, s'était détourné de son univers familial. Pour la retrouver, il n'a pas hésité à le fuir, ayant investi dans son nouvel amour tout l'amour qu'il portait à sa mère, sentiment bloqué puisqu'il ne pouvait faire couple avec celle-ci. Bien que prenant sa source dans l'amour de sa mère, ce torrent entraînait François bien loin d'elle. Remarquons-le : qui ne sait choisir entre sa mère et une femme ne peut être un véritable amant. Les filles séduites par un gentil garçon, présumé

bon mari parce qu'il est bon fils, se retrouvent souvent avec un être infantile et une belle-mère plus encombrante qu'une maîtresse¹.

Cet amour enfantin ne laissait pas d'être sensuel. Sensualité diffuse, certes, mais exigeante, qui n'ayant pas pour but la reproduction, se manifestait pour soi seule. Aimer, c'est communiquer avec le corps de l'autre, le connaître comme le sien, jouir de son plaisir comme du sien. François aimait à caresser les bras, le cou de Marie, parce qu'il savait qu'elle « aimait ça ». Le sommeil simulé est aussi fort évocateur. L'enlacement des deux enfants me rappelle une de mes amies, profondément choquée lors de sa nuit de noces par un mari qui, plaisir pris, lui tourna le dos. Par la suite, elle demandait toujours à ses futurs amants : « Si nous avons une nuit à passer ensemble, dormirais-je dans vos bras ? » Quand le monsieur lui répondait qu'il aimait ses aises et préférait dormir de son côté, mon amie le rayait de sa liste. Que signifie donc de si profond l'enlacement des amants qui s'endorment ? Dans le néant du sommeil, l'illusion, le désir de partager la mort.

Enfin, le chagrin de François et les transformations de son caractère ressemblent aussi à tout ce qu'on peut observer dans la souffrance d'amour des adultes : période de dépression suivie d'une fuite compensatrice dans d'autres domaines, résurgence de l'agressivité, diminution temporaire de la créativité. Phénomènes que nous étudierons plus longuement au cours des chapitres suivants.

La description que je viens de faire de l'état amoureux chez l'enfant me paraît remettre en cause la théorie soutenue, entre autres, par M. Denis de Rougemont, qu'on retrouvera dans l'interview de M. Robert Poulet², selon laquelle nous ne serions pas amoureux si nous n'avions pas lu ou entendu parler de *Tristan et Yseult*, de *Roméo et Juliette*, etc. Valéry, depuis longtemps, pensait de même, puisqu'on trouve dans ses *Autres rhumbs*, parus en 1927, la réflexion suivante : « Dire : *je vous aime*, à quelqu'un, jamais on ne l'eût inventé ; ce n'est là que réciter une leçon, jouer un rôle, commencer à débiter, à sentir et à faire sentir

1. Voir confession de la sténodactylo, p. 151.

2. Interview de M. Robert Poulet, p. 195.

tout ce qu'il y a d'appris dans l'amour. Cette parole, dont la mémoire fait les frais, transforme sur-le-champ la situation des esprits... » Quelle légèreté chez un penseur qui se voulait rigoureux ! Car le premier homme qui a dit : « je t'aime » à une femme, qui donc imitait-il, sinon la nature humaine ? Une amie, qui habite Dakar, un voyageur rentrant du Japon m'affirment que tout ce qui touche au sentiment fait rire les Noirs et les Jaunes. En voyant nos films psychologiques, ils disent que nous sommes des « compliqués ». Mais un ami japonais à qui je lis ces lignes s'insurge : « Quand, à Paris, je vais voir un film d'amour dans une salle de quartier, j'entends les gens rire... Dois-je en conclure que vous n'êtes pas sentimentaux ? Tous les peuples rient de ce qui les touche le plus : l'amour et la mort. » Mon ami japonais a tenté de se suicider deux fois par chagrin d'amour : une fois au Japon, une fois en France. Le « virus » est universel. Je pense que si les ethnologues s'étaient penchés sur la vie affective des petits enfants de toute race — le problème ne semble pas jusqu'ici les avoir intéressés — ils auraient découvert cet attrait irrésistible d'un enfant pour l'autre, de sexe différent ou du même sexe. Très vite, les sociétés, qu'elles soient primitives ou évoluées, font peser leurs interdits sur les couples d'enfants ou de jeunes adolescents et les séparent. L'amour est, par essence, antisocial : il isole deux êtres qui se suffisent. Contrairement aux bons auteurs que j'ai cités, j'affirmerai que l'amour, loin d'être un phénomène social, est inhérent à notre nature mais que la société l'étouffe, l'endigue, le soumet, parfois dès le plus jeune âge.

Si j'ai parlé de l'amour de François pour Marie et non de celui de Marie pour François, c'est que je n'étais pas dans les confidences de celle-ci. Mais aurait-elle pu m'en faire ? Je ne le crois pas, parce qu'elle était l'élément passif du drame et qu'il en va souvent ainsi pour les amours enfantines. Les maîtresses d'école maternelle, à qui j'ai posé la question, m'ont répondu qu'en effet elles observent beaucoup de Roméos et peu de Juliettes : en général, la petite fille se laisse aimer. Montre-t-elle une passion, c'est que, dans le couple parental, le père qui, normalement mobilise ses affects, est absent.

En effet, lorsque j'ai interrogé des hommes n'ayant eu, disaient-ils, aucun chagrin d'amour, il s'est toujours produit le même phénomène : si j'insistais, il leur revenait que dans leur enfance, une petite fille, parfois une adolescente ou une femme, avait été pour eux l'objet d'une passion déterminante. Un de mes amis, qui me déclarait sa complète incompétence au sujet des chagrins d'amour, pressé par mes questions, me parut soudain troublé. Il se souvenait d'avoir été follement amoureux, à huit ans, d'une fillette de son âge. Issu d'une famille paysanne, il était destiné à reprendre la ferme paternelle, alors que son élue voulait être danseuse. Il se mit donc à travailler avec acharnement dans l'intention de devenir journaliste ! La fillette l'ayant abandonné pour un autre gamin, il persista dans sa « vocation » — qui désolait sa famille — afin, me dit-il, « de rester fidèle à l'infidèle ».

Oui, les amours et les chagrins d'amour des enfants sont graves, surtout chez les garçons. Ils sont la marque de la séparation d'avec la mère et, si celle-ci se montre inattentive, ou tourne l'amour de son fils en dérision, elle risque d'en faire un mal aimé³, c'est-à-dire quelqu'un qui sera incapable de se réaliser dans des amours adultes harmonieuses. Cet amour précoce, dont l'objet — la petite fille — est aussi intouchable que la mère, peut expliquer que l'homme qui en garde la cicatrice inconsciente se détourne de l'amour⁴, ou ne le vive que de façon néfaste, comme s'il ne pouvait plus le dissocier du sentiment d'un échec. Le père et la mère ont ici un rôle d'éducateur qui me paraît, plus qu'en tout autre matière, fondamental. Certes, il faut que l'enfant soit mis au fait des problèmes de la naissance et de la sexualité dès que sa curiosité est en éveil, toutefois sans omettre, dans le même temps, de lui parler de l'amour. Je ne veux pas dire qu'on lui *explique* l'amour, puisque nous sommes dans le domaine d'un mystère qui lui est

3. « Qui dira le désert glacial des mal aimés et pourquoi le feu qui flambait si vif à l'orée de la vie est devenu si vite ce petit tas de cendres froides? (...) Vous avez voulu croire aux possibilités d'échanges et d'aveux. Vivre, c'est presque toujours s'abuser, s'abuser sur soi, sur autrui, mais quand cela même vous est refusé? » Gérard Nicaise, *les Pailles allumées*, Julliard.

4. Est-ce une des explications qu'on pourrait donner au cas du serveur (p. 188)?

où domine sa passion de la science. Elle rencontre Pierre Curie. L'amour de ces deux êtres est renforcé par la passion du travail. Ceux qui ne voient les vies que de l'extérieur diront : « Elle a eu la gloire ! » Mais la gloire, elle en avait horreur et, à trente-huit ans, elle perd son mari. Elle ne survit que par son travail et en refusant la mort de Pierre, en entretenant avec lui un douloureux dialogue par le truchement d'un journal qu'elle se met à tenir dès le lendemain de son décès. Enfin, elle meurt de son propre fait, d'une anémie pernicieuse due à la manipulation du radium.

Saturne en dissonance avec la Lune ou le Soleil provoque le même phénomène de frustration affective.

Pour être plus clair, je prendrai deux exemples ; Adrienne Lecouvreur (conjonction Lune-Saturne) et Juliette Drouet (conjonction Soleil-Saturne). La première ne joue pas seulement la tragédie au théâtre Français, sa vie est une succession de drames. C'est la perpétuelle abandonnée. Dernière passion, la plus tragique : celle qui la lie à Maurice de Saxe. Il y a une romance : « Ah, dis... quand reviendras-tu ? » Je ne peux l'entendre sans penser à elle : elle a passé ses dix dernières années de vie dans la torture de l'attente et l'on sait qu'elle en est morte. Juliette Drouet, vous le savez, était orpheline et on la met au couvent. Plus tard, elle entrera en amour comme en religion. Elle passera sa vie cloîtrée, disant : « Je t'aime » à son dieu Victor qui finit par trouver cela tout naturel et ne l'écoute plus !

Il y a une autre planète qui, en dissonance avec celles de l'amour, provoque des vies affectives dramatiques : c'est Pluton. Chez Julie de Lespinasse, par exemple, la conjonction Soleil-Pluton. Pluton est une planète sombre quand elle se trouve en conjonction avec des planètes de l'amour, c'est vraiment la vie qui se trouve placée sous le signe Éros-Tanathos.

Un des cas les plus célèbres est celui de Julie de Lespinasse. Cette femme a eu, tout au long de son existence, un ami, d'Alembert, qui était fort épris d'elle et dans les bras duquel elle est morte... Mais elle est morte, minée par la passion fatale qui la liait à Guibert. Il faut dire d'ailleurs que d'Alembert étant né sous une opposition Lune-

Saturne, abandonné à la naissance, était voué, lui aussi, à l'amour malheureux. Mais chez Julie de Lespinasse, il y a un goût pervers de la souffrance, pour elle l'amour ne peut être que lié à la mort. « Hélas, écrit-elle à son amant, par quelle fatalité faut-il que le sentiment du plaisir le plus vif et le plus doux soit lié au malheur le plus accablant? »

En dehors de ces destinées particulièrement tragiques, on sait très bien que certains êtres ne vivent que des formes dégradées de l'amour. On peut dire que le chagrin d'amour est, pour eux, une maladie chronique. Il en est ainsi des lunaires, qui rêvent leur vie faute de pouvoir vivre leurs rêves. Leurs rêves sont un épanouissement de leur sensibilité, mais il n'y a pas de concrétisation possible. Flaubert en a décrit le type parfait dans *Madame Bovary* et nous connaissons tous des Bovary masculins ou féminins! Enfin, certaines personnes sont nées sous des ciels marqués de telles dissonances que leur nature est pleine de contradictions et qu'elles ne peuvent vivre harmonieusement leur affectivité. Le cas le plus typique est celui de George Sand. En elle, s'amalgament quatre éléments antinomiques : le Feu, la Terre, l'Air et l'Eau. Le Soleil est dans le signe hyper-féminin du Cancer et de la Lune, dans le signe hyper-masculin du Bélier, d'où les deux portraits qu'on peut faire d'elle : une femme sensible, rêveuse, très maternelle — et une femme virile, vivant avec audace et impudence. D'où ses attachements pour des êtres féminins qu'elle peut aimer comme des enfants... et qu'elle peut également dominer. D'où aussi sa frigidité d'hyper-excitable et son éternelle insatisfaction.

J'ai fait le thème d'un homme qui présente les mêmes composantes : il ne peut harmoniser ses amours car il y a des antinomies trop profondes dans les composantes de son ciel de naissance. Pour qu'il puisse vivre, il lui faut — en résumant un peu sommairement sa situation — la petite femme brune et la grande femme blonde!

— Que pouvez-vous faire pour ceux qui viennent vous consulter dans un état de crise affective?

— En étudiant le thème de la personne qui vient nous consulter, nous pouvons tout d'abord l'éclairer sur elle-même, ce qui me paraît très important. On peut savoir

ainsi si la crise dont le sujet se plaint est inhérente à son signe, donc à sa psychologie, si au contraire elle est temporaire, et on peut lui donner le temps de la crise, en trouver la nature, les causes, et lui tracer un chemin. Il faut être très modeste. L'astrologue n'est pas un homme qui prédit l'avenir ni quelqu'un qui règle les conflits. Il ne peut qu'allumer une bougie dans une cathédrale obscure. C'est très peu de choses sans manquer pour autant d'importance. Si nous possédons le thème des deux personnes qui, liées affectivement, se trouvent en conflit, nous pouvons savoir s'il n'y a aucune possibilité d'accord entre elles, parce qu'il s'agit d'incompatibilités profondes (l'astrologue sait très bien par exemple qu'un couple comme celui d'Henri IV et de Marguerite de Valois ne peut être un vrai couple; il y avait entre eux une totale incompatibilité physique et morale) ou, au contraire, s'il ne s'agit que d'un malentendu passager. L'astrologue peut donc, en étudiant les ciels astraux de deux partenaires, les éclairer sur leur nature profonde et les aider à mieux se comprendre et à s'accepter.

— Y a-t-il des signes qui s'entendent mieux avec d'autres?

— Là encore, il ne faut pas parler de signes mais de relations de planètes à planètes. On peut dire, en gros, que lorsque le Soleil de l'homme se superpose à la Lune de la Femme, et réciproquement, il existe un point d'attraction très fort, attraction d'ordre psychique surtout tendant à l'union des âmes (Victor Hugo et Juliette Drouet). Par contre, quand la Vénus de la femme se superpose au Mars de l'homme, et vice versa, c'est sur le plan physique que l'attraction est grande : c'est ce que l'on constate par exemple dans le couple Robert et Clara Schumann. Et là encore mon analyse est trop simple : il faudrait parler de rapports de constellation à constellation.

— Quand vous connaissez le thème de deux personnes, il vous est donc possible de conseiller ou de déconseiller le mariage?

— Cela me serait possible, mais je ne le fais jamais. C'est la nature qui doit faire les choses, pas l'astrologue.

— Sans entrer dans le détail d'une carte du ciel, peut-on dire que, si nous sommes sous l'influence de telle ou telle

planète, nous aurons tendance à vivre l'amour d'une façon particulière?

— Certainement. Prenons par exemple trois grands types : le saturnien, le jupitérien, le lunaire. Le saturnien peut se diviser en deux groupes : le saturnien, souffrant comme Musset et Chopin (Chopin meurt après avoir été abandonné par Sand), le saturnien blindé comme Kant et Doumergue. Il y a, chez eux, un refus total de la souffrance. Le Jupitérien ne souffre guère de chagrin d'amour. Sa devise est : « Une de perdue, dix de retrouvées. » Voyez Rossini, jouisseur, sanguin. Une jeune et jolie femme s'approche un jour de lui, très troublée et commence : « Maître... » Il l'interrompt aussitôt : « Je préférerais que vous m'appeliez mon petit lapin ! » Un tel homme est à l'abri de la dépression pour rupture affective. Le lunaire est très sensible à la souffrance, mais il peut s'en évader par la sublimation. Voyez Robert Schumann toujours en quête d'impossible et de merveilleux et qui s'évade... jusque dans la folie.

— Croyez-vous que ces astres qui gouvernent nos individualités agissent également sur le destin du monde? Croyez-vous en somme que les planètes de l'amour soient plus ou moins fortes selon les époques?

— Je crois à l'alternance et aux cycles. Certains siècles de l'histoire sont sous l'influence de Jupiter : on y est plus sensible à l'amour de la table, à la galanterie qu'à l'amour. Puis des siècles lunaires où mystique et spiritualité sont les plus fortes. Mais à l'intérieur de ces cycles, l'être humain reste ce qu'il est. Actuellement, je suis assez pessimiste. Dans sept ans, nous retrouverons une carte du ciel assez proche de celles de 14 et de 40. Je ne veux pas dire que nous allons vers une guerre mondiale, mais que les forces agressives que nous sentons bien actuellement agir dans tous les domaines, atteindront leur apogée. Or, le seul salut de l'homme est dans l'amour. Ce qu'il ne faut pas oublier c'est que ce que nous appelons civilisation est une écorce extrêmement fragile. Dès que l'on gratte, on retrouve l'homme brut qui ne connaît qu'une loi : celle du plus fort. A tout instant, on peut voir apparaître un fascisme qu'il soit de droite ou de gauche. Or, il n'y a qu'une façon

de lutter contre l'agressivité, c'est de cultiver sans cesse en nous toutes les formes de la sensibilité.

— Mais quelle liberté nous reste-t-il?

— Il n'y a pas de fatalisme dans l'astrologie. On n'en découvre pas dans la tradition savante. *Astra inclinant non necessitant* : ce qui signifie que nous pouvons être influencés mais pas déterminés. Je vais plus loin. Mon expérience m'a montré que l'influence de la tendance est subtile. Cette influence est très inégale d'une personne à l'autre. Elle peut être très forte pour des sujets qui sont sous l'emprise de leurs forces intérieures, c'est-à-dire, en général, chez tous les êtres qui subissent de puissants courants psychiques. Vous savez bien que celui qui est parfaitement équilibré a le sentiment d'être maître de son destin. Il fait ce qu'il veut faire. Mais il suffit que quelque chose se dérègle pour qu'il se rende compte que nous sommes mus par des puissances qui suivent un cours en dépit de nos désirs et des injonctions de notre volonté. Et ce sont précisément ces puissances intérieures que reflète la carte du ciel. Il faut dire que ce sentiment de perte de contrôle est toujours présent en cas de rupture affective grave.

L'ABBÉ MARC ORAISON

Psychanalyste

Au fond d'un couloir étroit, un petit bureau. Des murs blancs. Un aspect cellulaire. Au mur, des livres. Un bureau encombré de papiers. L'abbé Oraison, grand, maigre, un pantalon et un pull, se tient derrière son bureau, un peu sévère. Rien de l' « homme public » ni du prêtre mondain qu'on se plaît parfois à dépeindre. Il a publié une vingtaine d'ouvrages dont : Savoir aimer, la Mort... et puis après, chez Fayard, Mystère humain de la sexualité, au Seuil.

— Votre définition de l'amour?

— Je serais tenté de vous répondre par celle de Lacan : « L'amour consiste à donner ce qu'on n'a pas à quelqu'un qui n'en veut pas. » ... Mais c'est une boutade. Pour moi, c'est une réalité plus vaste que l'acte sexuel qui n'en est qu'une expression exacerbée. Je dirais que dans le véritable amour, ce qui domine, c'est le désir de tout partager avec l'autre, pas *les autres*, mais avec quelqu'un de précis. Ce peut être aussi une définition de l'amitié, mais je ne crois pas qu'un couple puisse durer si son expression génitale n'est pas incluse dans l'amitié.

— Avez-vous eu un chagrin d'amour?

— Oui. Mais je préférerais, si vous le voulez bien, que nous parlions de souffrance amoureuse. Quand j'étais chirurgien, par un être avec lequel aucune réalisation n'était envisageable, j'ai pu comprendre à quel point ce genre de souffrance était positive. La douleur aide à prendre conscience de soi. Je souffre, donc je suis. Elle aide

aussi à prendre conscience de l'autre, non pas en tant qu'image qu'on s'est faite de lui, mais en tant que réalité. On prend donc conscience de ses limites par respect de l'autre. On est obligé de dépasser la tendance possessive normale de l'affectivité, de renoncer à l'autre pour qu'il puisse réaliser son propre destin en dehors de vous.

— La foi vous a-t-elle aidé?

— Oui. Mais entendons-nous, je dis la foi, pas forcément la religion. J'irai plus loin, je dirai que la souffrance dépouille la foi de la religion, la foi dans le sens de l'évangile : « *Tu aimeras ton prochain comme toi-même.* » C'est-à-dire : tu accepteras, pour le bonheur de l'autre, qu'il réalise sa vie sans toi. Cette référence au Christ est extrêmement salutaire. Elle annonce un autre monde où les conflits seront dépassés.

— En avez-vous gardé des séquelles?

— Cela a changé mes projets. Pour les choses fondamentales, rien n'a été remis en cause. J'irai plus loin ; cela m'a aidé à me poser des questions que, sans cette souffrance, je ne me serais sans doute jamais posées. Cela a fait progresser ma foi. Surtout n'allez pas dire, comme certains journalistes : Marc Oraison s'est fait prêtre par chagrin d'amour ! C'est tout à fait idiot ! Pourtant, je dois dire, avec le recul, que cette crise, sans que j'en prenne conscience, a lentement fait mûrir ma vocation... Et pas parce que cela me jetait dans le célibat ! Pour des raisons de foi profonde.

— Dans la souffrance d'amour, l'angoisse est-elle parente de celle que nous ressentons à l'idée de notre propre mort ?

— A mon avis, c'est bien pire. L'angoisse, dans la souffrance amoureuse, vient de l'incertitude dans laquelle on se trouve d'exister pour l'autre. Un homme perd sa femme, il est plongé dans l'incertitude, il ne peut pas savoir s'il a de l'importance pour l'autre. C'est l'incertitude absolue. On voudrait retrouver cette certitude, on voudrait rendre présent ce qui est passé, mais comme on a perdu la relation avec l'autre, plus rien n'arrive. Le temps s'immobilise : on fait des choses, de petites choses : des rangements par exemple, des courses, pour se réintégrer dans le temps.

C'est d'ailleurs très bénéfique. Pendant que l'on agit, le travail de deuil dont parle Freud, s'accomplit... Quand on perd son père, sa mère, un enfant, par exemple, ranger leurs papiers, leurs effets, est une excellente chose : on garde le contact avec eux tout en se remettant dans le temps. Ce qui est malsain, c'est le reliquaire. Je pense que ces femmes qui, ayant perdu un enfant, gardent la chambre de celui-ci telle qu'elle était, sont des êtres pathologiques.

Tout à fait au début de mon travail de psychologue, j'ai été amené à passer dans des séminaires pour parler avec des garçons qui se destinaient à la prêtrise. Un jour, j'en ai rencontré un parfaitement équilibré, qui vivait vraiment sa foi. Je l'ai interrogé sur ses parents. Il m'a appris qu'il n'avait jamais connu son père. Sa mère, veuve de guerre, était enceinte quand il a été tué. Ce cas remettait en cause tout ce que m'avait appris la psychanalyse, alors j'ai fait une hypothèse. J'ai dit à ce garçon : « Votre mère a vécu un bel amour avec votre père et elle était restée amoureuse de lui. » Il m'a dit : « Comment le savez-vous ? » C'était simple, la mère avait effectué harmonieusement le travail de deuil, le père était resté présent au foyer, dans les conversations entre la mère et le fils, et le fils n'avait pas fait couple avec la mère. Ce mort était en somme plus présent que bien des pères vivants qui, consciemment ou non, sont rejetés par la mère, ce qui entretient chez le fils le complexe d'Œdipe. Étant donné l'importance de ce complexe dans le développement de l'enfant, il est important qu'une veuve réussisse à sublimer harmonieusement sa souffrance.

— Est-ce que le doute — si vous le connaissez — a quelque chose de commun avec la souffrance d'amour ?

— Si je le connais ! Mais la foi, ce n'est pas la certitude... On est dans l'incertitude et, bien sûr, que de ce point de vue, c'est une souffrance d'amour. Là aussi on ne sait plus si l'on existe pour quelqu'un. C'est extrêmement comparable. Mais c'est dans ces moments-là que je retrouve une foi plus pure, plus dépouillée, plus positive. Si vous voulez, je vais prendre un exemple : quand j'avais vingt ans, si je devais passer un diplôme important, j'allais mettre un cierge à Notre-Dame de Lourdes, eh bien, maintenant ça

me fait rigoler... mais, si on peut assez vite, quand on a la foi, abandonner ces habitudes superstitieuses, on perd plus difficilement d'autres comportements qui y ressemblent. Par exemple, la prière. On prie pour demander ceci ou cela. Maintenant, et au fond depuis peu de temps, la prière n'est plus un acte séparé de ma vie. Je prie tout le temps et cela consiste uniquement à demander à l'amour de Jésus-Christ de m'aider à vivre ce que je vais vivre.

— Pouvez-vous donner un conseil à des êtres qui ont un chagrin d'amour?

— Aucun. Quand un homme ou une femme vient me trouver et me parle de ce genre de problème, j'écoute et je me contente de relancer la conversation afin qu'il ou elle se sente entendu et reconnu. Au fond, j'utilise la technique de la psychothérapie. On n'est pas obligé d'avoir recours à Marc Oraison... Il y a d'autres psychothérapeutes et un ami ou une amie peut jouer le même rôle. Encore faut-il savoir le choisir. Il ne faut pas qu'il essaie de convaincre de quoi que ce soit. Vous savez, la petite phrase : « Une de perdue, dix de retrouvées », à proscrire! Vous rendez les gens furieux. La douleur des autres vous met en général mal à l'aise, on voudrait la prendre en charge. Il ne faut pas. Je dirais presque : plus on s'en fiche, mieux ça vaut! Ce que je veux dire, c'est qu'il ne faut pas *vibrer* avec l'autre. Il faut qu'il puisse s'exprimer en toute liberté. Pour cela, il faut simplement écouter.

— Avez-vous causé un chagrin d'amour?

— Oui, deux je crois. Je me souviens fort bien, le premier, c'était quand j'étais étudiant. On était une bande de copains, garçons et filles. Une des filles était tombée amoureuse de moi. Moi, je n'éprouvais rien pour elle. Je n'y pouvais rien. Elle a beaucoup souffert pendant plusieurs mois et ça lui a été très utile. L'attachement qu'elle me portait était infantile. Le chagrin l'a rendue adulte. Je l'ai aidée en lui montrant, sans que nous abordions le problème de son amour, que j'étais absolument différent de l'image qu'elle se faisait de moi. Car c'était d'une image qu'elle projetait sur moi dont elle était amoureuse. Maintenant, elle est mariée, très heureuse. Ça a été positif. Bien plus tard, quand j'ai appris, à mon cercle d'amis, que

j'allais entrer dans la prêtrise, une jeune fille m'a dit, dès que nous nous sommes trouvés seuls : « Mais Marc, je vous aime. » Et c'est tout. On n'en a plus jamais parlé.

Ce qu'il faut, c'est surtout ne pas encourager ce genre de sentiment, prendre conscience que, lorsqu'il n'y a pas réciprocité, et que l'autre persévère dans son amour, c'est une image qu'il projette sur vous, et non vous qu'il aime. Alors il faut briser l'image.

— Que pensez-vous des couples qui croient se retrouver après la mort ?

— N'imaginons pas l'inimaginable. Nous vivons dans la durée. Nous pouvons pressentir l'éternité, pas l'imaginer.

— La mort d'un père, d'une mère — puisque vous me dites les avoir perdus — l'avez-vous ressentie comme plus douloureuse que la rupture avec la femme que vous aimiez ?

— On ne peut absolument pas comparer. La mort d'un être cher est un chagrin, bien sûr, mais l'absence de l'autre doit être ressentie, très vite, comme une présence encore plus intime. Le mort doit vivre en nous. Mais abandonner tout espoir de faire sa vie avec un être qu'on aime, c'est une souffrance beaucoup plus difficile à surmonter. C'est sa vie même qui est en cause.

— Comment expliquez-vous que, d'après des statistiques concernant le suicide, ou les tentatives de suicide, les hommes connaîtraient leur chagrin d'amour très jeune (entre 18 et 25 ans), les femmes beaucoup plus tard (entre 30 et 45 ans) ?

— Pour les hommes, cela s'explique par le fait qu'à partir de vingt-cinq ans, ils sont pris par un foyer, une vie active : ils ne sont plus disponibles pour l'amour et ses souffrances. Pour la femme, je crois qu'elle reste plus disponible. Comme sa vie sexuelle est moins longue que celle de l'homme, si elle connaît un amour malheureux vers trente-cinq quarante ans, elle a le sentiment qu'elle joue là sa dernière chance et elle peut, en effet, en être désespérée.

— Pourtant, vous pensez que la souffrance d'amour est bénéfique ?

— Quand elle est vécue dans une certaine optique, quand le travail de deuil rejoint la vision chrétienne de la

souffrance, c'est-à-dire que la relation avec l'autre étant rompue, on considère son prochain avec un plus grand respect de son mystère, alors, oui, la souffrance est un approfondissement de l'être, elle le conduit vers une plus grande sagesse.

JEAN GUITTON

Philosophe

Jean Guitton, de l'Académie française, a accepté que je vienne l'entretenir du problème des chagrins d'amour, mais répondre à des questions le gênait. Il a préféré écrire le texte qu'on va lire accompagné d'une lettre bouleversante : « Texte prémonitoire, me dit-il, puisque quelques jours après l'avoir écrit, je perdais subitement ma femme. »

Philosophe et romancier, des nombreux ouvrages qu'il a publiés je ne citerai que celui qui m'avait amenée à le rencontrer : l'Amour humain (Éditions Montaigne).

Il paraît étrange d'unir au mot d'amour un mot d'apparence inverse et qui semble désigner le contraire de l'amour : souffrance, douleur, angoisse, tourment, — et, plus discret, le mot de « chagrin ». Je voudrais cependant réfléchir sur la relation de la douleur avec l'amour, qui fut souvent symbolisée par une flèche, une lance, un fer, un feu qui transperce l'organe de l'amour placé dans le cœur.

Il me faut remonter très haut et tenter d'abord de dire ce qu'est l'amour dans son principe suprême. Platon l'a jadis tenté dans le dialogue sur l'amour qui se nomme *le Banquet*, et qui n'a jamais été surpassé en intuition, ni même beaucoup imité. Et Salomon aussi, dans un contexte juif et non plus grec, a chanté l'amour et ses douleurs délicieuses : *le Cantique des Cantiques* complète *le Banquet* ; il y correspond.

De ces traités sur « l'amour et ses chagrins », je retiens une idée vérifiable et simple, que Platon met sur les lèvres

d'un de ses interlocuteurs dans son dialogue sur l'Éros, et que Salomon ne contredirait pas. Nous sommes des êtres divisés, coupés en deux par une fine lame, et chacun de nous souffre d'incomplétude : il cherche ce que le peuple nomme sa « moitié » : entendez l'autre moitié, qui le complétera, qui lui permettra d'être enfin lui-même. Mais ce n'est pas une moitié quelconque, comme serait, dans l'amour vénal, l'Aphrodite des carrefours. C'est une moitié unique, celle qui comme une clé s'adapte et s'adapte seule au vide unique de son être. L'amour est donc toujours dans un certain chagrin, parce que celui qui aime ne trouve pas sans recherche, sans errance et parfois sans errement, jamais sans angoisse et tourment l'être unique adapté à son vide, et qui est la projection de ce vide. Platon disait que l'amour est une sorte de vagabond désemparé, fils d'Abondance (*poros*) et de Pénurie (*pénid*).

Et supposons qu'il ne se trompe pas, qu'il n'ait pas projeté sur un être vague et indifférent, apte à recevoir toutes les images d'amour, le vide qui le travaille. Supposons qu'il trouve l'être unique, adapté à sa clé, à sa moitié ou plutôt à son double. Qui dit que cet être unique acceptera d'emblée de s'unir à lui pour toujours? Qui peut assurer que les deux ne seront pas séparés par une distance, par des obstacles ou par des hésitations dernières? Salomon a bien montré ce jeu de l'amour et des séparations, jeu subtil où la pudeur féminine feint de fuir et de retarder, afin d'augmenter l'amour de l'autre par ces retards. « Fuis, mon bien-aimé! » Le chagrin entre ainsi dans la composition et dans la substance de l'amour naissant.

Mais l'amour est comblé : les deux parts de l'être double s'unissent. C'est le moment parfait que symbolisent dans tous les peuples les rites des noces. La société alors intervient : elle enregistre des noms, des promesses, des serments. Voilà donc l'amour délivré du chagrin.

François Mauriac a dit quelque part que l'amour est un sentiment délicieux, mais qui cesse et s'éteint dans l'habitude, lorsque les amants renoncent à l'insupportable tourment d'être séparés. C'est la critique la plus subtile qu'on puisse imaginer du mariage. Tout le livre que j'ai écrit jadis sur l'« amour humain » est une protestation

contre cette vue pessimiste. J'envisage la difficulté de s'aimer une vie entière : pour moi, le problème du mariage est justement de faire durer pendant plusieurs décennies cet instant merveilleux de l'origine, en somme de transmuier l'instant en durée. Vous souvenez-vous de cette phrase assez mystérieuse de Proust sur le peintre Elstir et sur le mariage d'Elstir? « Quel repos de poser ses lèvres sur le Beau que jusqu'ici il fallait avec tant de peine extraire de soi, et qui maintenant, mystérieusement incarné, s'offrait à lui pour une suite de communions efficaces! » J'aurais voulu souligner les mots « mystérieusement incarné », car le problème est bien celui du rapport de l'esprit avec la chair, de l'esprit aussi avec la douleur. Et nous retrouverons bientôt le chagrin d'amour.

Si l'amour est bien ce que j'ai dit : la projection de mon double idéal, la création d'un autre plus beau que moi mais à mon image, comme Ève était issue du songe prophétique, alors la vie humble, permanente, diurne et nocturne est un obstacle continu. Elle dépouille l'idéal et le remplace par le réel et ses dures découvertes.

Il arrive que l'amour s'invertisse, se change en détestation. L'amour peut s'invertir par son excès, par la satiété si proche de l'amertume; par ses répétitions mornes, par la comédie sentimentale, par la déception de voir l'autre tel qu'il est. Il est rare qu'on aime autant qu'on est aimé, il peut arriver qu'on soit aimé plus que l'on aime. Et la perception confuse de cet écart fatal est un chagrin. Et je ne parle pas de la jalousie qui menace tout amour, comme les romanciers le savent : ils la décrivent en des termes qui rappellent les supplices (Proust).

Si l'on entend par chagrin, ce mot un peu désuet et pudique, la douleur à l'état homéopathique, il y a nécessairement du chagrin dans l'amour vrai, et même le plus pur. Dès lors le problème n'est pas d'éviter le chagrin, mais au contraire de transmuier le chagrin en une joie, de le surmonter, je dirai : de le *sublimier*, de le faire servir à un progrès dans la substance même de l'amour. Je ne parle pas ici des chagrins qui sont des tourments ou des glaives : celui par exemple d'une femme trompée et abandonnée. Encore que là aussi, la pitié profonde puisse sublimer la

souffrance et conserver l'amour. Je me limite aux petites cicatrices, à la poussière. L'amour ne peut subsister sans une joie toujours nouvelle ou plutôt renouvelée. Mais il ne peut pas subsister sans chagrin oublié et surmonté. Pour ne pas être éteint par l'habitude il a besoin de changement et d'alternance, de découvertes successives, de crises inoffensives, de « scènes » parfois, en tous les cas de support, de compréhension et de pardon. L'amour a besoin comme un feu de ces broussailles pour les consumer. Il est alimenté par les épreuves, les altérations de caractère et les plis du visage ; il sera nécessairement blessé par la mort.

Ainsi, on en revient à la maxime mystique *Sine dolore non vivitur in amor*, sans chagrin pas de vie dans l'amour. Sans les fuites du Bien-Aimé qui se retire sur les hauteurs du Liban, la Sunamite ne saurait pas comment, combien elle aime. Sans la lance du centurion le cœur de Jésus n'aurait pas engendré l'eau et le sang mystiques. Et si le glaive n'avait pas transpercé le cœur de Marie, il n'y aurait pas en elle de vrai amour, de vraie maternité humaine. Ici nous nous élevons bien haut : nous entrons dans la nuée où se retrouvent les poètes, les tragédiens, les amantes, les amants, les grands mystiques. Mais le familier est parent du sublime. Ce sont deux espèces du même genre. Et le « chagrin » est une langue qui permet de comprendre tous les amours, qui n'en font qu'un. Il n'y a, disait Lacordaire, qu'un seul amour.

Quand Stendhal aborde dans *Le Rouge et le Noir*, le chapitre des remèdes, il est, comme moi, bien embêté!

Pour lui, le voyage n'est pas un remède : « J'ai passé presque tous mes voyages à Paris, dans les salons de la capitale, au milieu de ces femmes vaines comme les plus aimables, que j'ai le plus aimé ma pauvre maîtresse, solitaire et triste, dans son petit appartement de fond de la Rue de la Harpe. » L'opium? « Remède cruel et souverain, mais qui n'est pas à l'usage des coeurs tendres. » Que reste-t-il? Selon lui, trouver un mari bien au fait de votre aventure (qui, loin de dénigrer votre maîtresse, vous en parlera constamment et de façon si ennuyeuse que vous en serez vous-même dégoûté. Je doute que mes lecteurs aient sous la main cet art de guérir et de voyager dans ce que notre société nous offre.

QUELQUES REMÈDES

Le médecin spécialiste. Il vous proposera un « tranquillisant » qui peut vous aider à vivre et surtout à dormir...

Si votre chagrin d'amour tourne à la mélancolie, à la dépression, il vous orientera vers une psychothérapie, voire une analyse. S'il a pour origine un problème sexuel, les femmes peuvent s'adresser à un gynécologue, les hommes à un généraliste. L'un et l'autre ont intérêt à se confier à un psychiatre spécialisé en sexologie.

Le tout, en ce domaine, est de trouver le bon médecin. C'est-à-dire non seulement de ne pas tomber sur un individu qui, sous couvert de psychanalyse, pratique le charlatanisme, mais encore de découvrir celui avec lequel vous pourrez vous exprimer. Car, ne l'oublions pas, dans

souffrance et conserver l'amour. Je me limite aux petites vicissitudes, à la poussière. L'amour ne peut subsister sans une joie toujours nouvelle ou plutôt renouvelée. Mais il ne peut pas subsister sans chagrin oublié et surmonté. Pour ne pas être éteint par l'habitude il a besoin de changement et d'alternance, de découvertes successives, de crises inoffensives, de « scènes » parfois, en tous les cas de support, de compréhension et de pardon. L'amour a besoin comme un feu de ces brouillades pour les consumer. Il est alimenté par les épreuves, les altérations de caractère et les plis du visage; il sera nécessairement blessé par la mort.

Ainsi, en on revient à la maxime mystique *Sine dolore non videtur de amor*, sans chagrin pas de vie dans l'amour. Sans les fautes du Bien-Aimé qui se retire sur les hauteurs du Liban, la Samaritaine ne saurait pas comment, combien elle aime. Et si le coup mystique de Jésus n'aurait pas engendré l'eau et le sang mystiques. Et si le glaive n'avait pas transpercé le cœur de Marie, il n'y aurait pas en elle de vrai amour, de vraie maternité humaine. Ici nous nous élevons bien haut : nous entrons dans la nuée où se retrouvent les poètes, les tragédiens, les amantes, les amants, les grands mystiques. Mais le familier est parent du sublime. Ce sont deux espèces du même genre. Et le « chagrin » est une langue qui permet de comprendre tous les amours, qui n'en font qu'un. Il n'y a, disait Lacordaire, qu'un seul amour.

« Mais ce que l'amour a d'admirable, c'est que, comme tous les grands saluts, il se trouve encore et surtout dans le désespoir et dans l'échec. »

JEAN D'ORMESSON,
L'Amour est un plaisir.

Quand Stendhal aborde dans *De l'amour*, le chapitre des remèdes, il est, comme moi, bien embêté!

Pour lui, le voyage n'est pas un remède : « J'ai pleuré presque tous les jours » note-t-il. Les distractions? « C'est au milieu des brillants salons de Paris, et auprès des femmes vantées comme les plus aimables, que j'ai le plus aimé ma pauvre maîtresse, solitaire et triste, dans son petit appartement du fond de la Romagne. » L'orgueil? « remède cruel et souverain, mais qui n'est pas à l'usage des cœurs tendres ». Que reste-t-il? Selon lui, trouver un ami bien au fait de votre aventure qui, loin de dénigrer votre maîtresse, vous en parlera constamment et de façon si ennuyeuse que vous en serez vous-même dégoûté. Je doute que mes lecteurs aient sous la main cet ami « guérisseur »! Voyons donc ce que notre société nous offre :

Le médecin spécialiste. Il vous proposera un « tranquillisant » qui peut vous aider à vivre et surtout à dormir.

Si votre chagrin d'amour tourne à la mélancolie, à la dépression, il vous orientera vers une psychothérapie, voire une analyse. S'il a pour origine un problème sexuel, les femmes peuvent s'adresser à un gynécologue, les hommes à un généraliste. L'un et l'autre ont intérêt à se confier à un psychiatre spécialisé en sexologie.

Le tout, en ce domaine, est de trouver le *bon médecin*. C'est-à-dire non seulement de ne pas tomber sur un individu qui, sous couvert de psychanalyse, pratique le charlatanisme, mais encore de découvrir celui avec lequel vous pourrez vous exprimer. Car, ne l'oublions pas, dans

l'état d'aliénation où fait souvent tomber le chagrin d'amour, c'est la parole qui est curative.

On peut se renseigner auprès d'un hôpital ayant un service de psychiatrie, et auprès de certains dispensaires où l'on trouve un gynécologue psychosomaticien, un psychiatre, un psychologue. On peut citer, par exemple, la Fondation Barth, 2, place d'Estienne-d'Orves, 75009 Paris (tél. 744-69-49).

Les psychologues. Ils pratiquent la psychothérapie, c'est-à-dire la conversation face à face, et peuvent aider à résoudre un conflit personnel ou conjugal. Se renseigner auprès du Syndicat des psychologues, 13, rue de la Grange-Batelière, 75009 Paris (tél. 824-85-94) ou auprès du Groupement syndical des praticiens de la psychologie, 30, rue des Mathurins, 75008 Paris (tél. 266-68-05).

En cas de conflit conjugal, de dépression à la suite d'une rupture ou d'un veuvage, on peut consulter un centre de conseillers conjugaux. Il en existe dans beaucoup de villes. Se renseigner auprès de *l'Association française des centres de conseillers conjugaux*, 19, rue Lacaze, 75014 Paris (tél. 339-09-08).

Les couples en difficultés peuvent également s'adresser au *Centre de médecine psychosomatique*, service des groupes de couples, 64, rue du Rocher, 75008 Paris (tél. 522-63-87).

Les Groupements d'amitié. Si vous êtes seul, désarmé devant votre problème, tenté par le suicide et ne sachant où vous raccrocher, téléphonez à S.O.S. AMITIÉ. Ce groupement existe dans presque toutes les villes. Au téléphone, quelqu'un vous écoutera, vous parlera, vous conseillera.

Les veuves trouveront un secours moral à *l'Association spirituelle des veuves*. Cette association a des groupes dans presque toutes les villes de France et des pays francophones. Se renseigner au centre : 49, rue de la Glacière, 75013 Paris.

Ce qu'il faut savoir, c'est que le chagrin d'amour, le deuil le plus cruel, se cicatrise en trois ans. Il faut donc « tenir » pendant ces trois ans. Les premiers temps, il faut vaincre le désir de solitude qui s'empare de nous : travailler, se replonger au sein de la famille, des amis, d'un groupe. La « distraction » qu'apportent le cinéma et la lecture n'est

pas à négliger. Se faire un programme de vie extrêmement rempli, où l'on ne rentre chez soi que pour dormir, c'est le conseil que donnent tous les spécialistes.

J'insiste sur le fait qu'il faut trouver une nouvelle relation avec le monde, ce monde qui, sans l'autre, se dérobe à nous. Le contact avec la nature, avec un animal, mieux encore avec un être humain, même si celui-ci n'est qu'un passant dans votre vie, devient essentiel.

Il existe enfin un remède sur lequel je voudrais insister : l'écriture. Je connais une jeune femme qui, après chaque chagrin d'amour, écrit des pages et des pages qu'ensuite elle déchire. Elle me dit qu'ainsi elle se soulage du plus lourd de sa peine. Comme je la comprends ! Dans son *Anthologie du journal intime*¹, Maurice Chapelan fait cette remarque qui s'applique à qui en tient un : « Pour maintenir sa vie, on doit sans fin s'évertuer contre soi-même et rejeter le poison que chaque blessure y dépose. Blessures d'amour-propre, actes manqués, espoirs déçus, souvenirs amers et phobie, tous ces déchets qui pourrissent l'âme, le journal intime les draine et les absorbe ; son rôle est un abcès de fixation. Le bienfait qu'en retire l'écrivain participe à la fois de la cure psychanalytique et du confessionnal... » Et il cite Amiel : « Si par hasard, je me sens de l'aigreur, quatre, cinq, dix ou vingt plumées d'encre et mon journal intime suffisent à la dissiper. Elle s'écoule en soliloque, ce qui ne fait de mal à personne et me rend l'équilibre intérieur. »

Je ne dis pas que l'écriture d'un chagrin d'amour le guérit. Sur le coup, elle peut au contraire le creuser et vous faire mal, mais il est vrai qu'au fil des jours, le poison que vous aurez versé dans les mots fera votre blessure plus nette et plus sûrement prête à cicatriser.

Si l'encre vous répugne, prenez un pinceau, pétrissez la glaise. En trois ans vous ne deviendrez peut-être ni bon écrivain, ni bon peintre, ni bon potier, mais vous aurez vaincu vos démons et compris que sans la souffrance d'amour, fêlure au cœur de tout homme, la Beauté n'existerait pas.

1. Robert Laffont.



pas à régler. Surtout un programme de vie existentiel
rangé, où l'on ne restreint pas les possibilités de son
conseil que l'on doit faire les possibilités de son
l'instabilité de la situation, on ne doit pas se laisser
relation avec le monde, on ne doit pas se laisser
d'être à nous le contact avec la nature avec un animal
neut être avec un être humain, même si celui-ci est
du un passant dans votre vie, devient essentiel (6-447-14)

Il existe en fait un monde au-delà de ce que nous
l'écrire. Les poèmes sont, dans certains cas, après quelques
chacun d'eux, c'est la page et c'est la page, du même
elle écrit. Elle est dite du fait de ce langage du plus
lent de sa page. (Écrité je ne comprends). Dans son
Anthologie de poèmes, il y a une page (à la fin de la
remarque - du 5e chapitre - qui est une œuvre de
maintenant sa vie, non, sans doute, c'est un être
même est resté la poésie, chaque chose de la poésie
Blessure d'un poème, c'est un poème, c'est un poème
souvent écrit et poète, tous les poètes qui pensent
l'âme, le journal même des choses et des choses, son rôle
est un acte de fixation. Le poème, du en fait (le poème)
participe à la fois de la poésie, de la poésie, de la
confessionnelle. Et il est, en fait, de la poésie, de la
acte de la poésie, de la poésie, de la poésie, de la poésie
et mes poèmes, même s'ils sont, de la poésie, de la poésie
en poésie, on est dans la poésie, de la poésie, de la poésie
l'équilibre intérieur. A. S. O. à son état, de la poésie, de la poésie
de la poésie, de la poésie, de la poésie, de la poésie, de la poésie
général, de la poésie, de la poésie, de la poésie, de la poésie
l'acte, mais il est, de la poésie, de la poésie, de la poésie, de la poésie
vous savez, c'est dans la poésie, de la poésie, de la poésie, de la poésie
notre plus grande poésie, de la poésie, de la poésie, de la poésie, de la poésie
de la poésie, de la poésie
général. En fait, vous ne devriez pas être, de la poésie, de la poésie, de la poésie
écrit, de la poésie, de la poésie
votre monde, de la poésie, de la poésie
de la poésie, de la poésie
n'existe pas, de la poésie, de la poésie
La, de la poésie, de la poésie
de la poésie, de la poésie



TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

L'AMOUR, CE CHAGRIN.....	9
--------------------------	---

DEUXIÈME PARTIE

CELLES ET CEUX QUI SOUFFRENT.....	111
-----------------------------------	-----

ELLES...

Une barmaid	113
Celle qui a tué : Nicole Gérard	120
Une esthéticienne	129
Une femme médecin	138
Une étudiante	148
Une sténodactylo	151
Une femme professeur de faculté	156
Les veuves	162

... ET EUX

Un employé de bureau	168
Un journaliste de province	174
Un étudiant	179
Un publicitaire	183
Un serveur	188

TROISIÈME PARTIE

CEUX QUI TENTENT DE COMPRENDRE ET DE SECOURIR	193
Robert Poulet, <i>moraliste</i>	195
Dr Christian David, <i>psychanalyste</i>	199
Dr Ludwig Fineltain, <i>psychiatre et psychanalyste</i> .	206
Dr Gaston Josse, <i>médecin-chef d'un hôpital psy- chiatrique</i>	212
Dr Charles Gellman, <i>neuropsychiatre, président de la Société française de sexologie clinique</i>	224
Dr Claude Nachin, <i>psychiatre, spécialiste de l'al- coolisme</i>	232
Dr Suzette Lévyne, <i>gynécologue et psychosoma- ticienne</i>	237
Dr Michaud, <i>médecin-psychiatre d'une prison de femmes</i>	243
Edgar Morin, <i>sociologue</i>	251
Noëlle Millery, <i>conseillère conjugale</i>	255
M ^e Germaine Sénéchal, <i>avocate à la Cour</i>	263
André Barbault, <i>astrologue</i>	270
Abbé Marc Oraison, <i>psychanalyste</i>	277
Jean Guilton, <i>philosophe</i>	283
QUELQUES REMÈDES	287



*Achévé d'imprimer le 31 mai 1976
sur presse CAMERON
dans les ateliers de la S.E.P.C.
à Saint-Amand-Montrond (Cher)
pour le compte des éditions Grasset
61, rue des Saints-Pères, 75006 Paris*

TROISIÈME PARTIE

CEUX QUI TENTENT DE COMPRENDRE
ET DE SECOURIR

199

Robert Poulet, <i>moralfre</i>	199
Dr Christian David, <i>psychanalyste</i>	199
Dr Ludwig Finsch, <i>psychiatre et psychanalyste</i> ..	206
Dr Gaston Joste, <i>adjectif-chef d'un hôpital psy-</i> <i>chiatrique</i>	212
Dr Charles Gellerau, <i>neuropsychiatre, président de</i> <i>la Société française de sexologie clinique</i>	224
Dr Claude Nachin, <i>psychiatre, spécialiste de l'al-</i> <i>coolisme</i>	232
Dr Suzette Lévyne, <i>gynécologue et psychosoma-</i> <i>tiens</i>	237
Dr Michaud, <i>psychiatre, directeur d'une prison de</i> <i>femmes</i>	243
Edgar Morin, <i>philosophe</i>	251
Noëlle Michel, <i>psychiatre</i>	257
M ^{re} Germaine Bouchard, <i>professeur à la Cour</i>	267
André Berthoult, <i>astrologue</i>	270
Abbé Marc Graison, <i>psychanalyste</i>	277
Jean Guitten, <i>philosophe</i>	283

QUELQUES REMÈDES

287



— N° d'édit. 4415. — N° d'imp. 711-018. —
Dépôt légal : 2^e trimestre 1976.

Imprimé in France

ISBN 2-246-00366-0

Les chagrins d'amour

L'amour est comme la mort le lieu commun absolu. Tout homme, toute femme, en fait un jour ou l'autre l'expérience. Et ce chagrin étrange dont il devient un jour la cause, qui peut prétendre y échapper, qui peut prétendre s'en préserver? Jeanne Cressanges a réuni une masse considérable de documents, elle a rassemblé les données de l'expérience et les résultats les plus récents des recherches psychologiques : d'où cette « somme » où pour la première fois le chagrin d'amour est analysé dans sa vérité la plus large et pourtant la plus concrète.

Des confidences anonymes d'hommes et de femmes, d'adolescents et de vieillards, issus de tous les milieux, qui répondent à un interrogatoire fort indiscret; le point de vue des sociologues, des psychiatres, des sexologues sur ces romans vécus et ces confessions bouleversantes; un essai de l'auteur, en avant-propos, qui analyse brillamment les causes et les modalités de cette blessure qu'est le chagrin d'amour; des conseils pratiques enfin, ou des adresses utiles, qui pourront fournir à d'aucuns le secours nécessaire... : le livre de Jeanne Cressanges ne néglige aucun aspect du problème.

On pourrait le lire aussi comme le commentaire inlassable du mot fameux d'Aragon : « Il n'y a pas d'amour heureux. »

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX^e siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

Couverture :

Conception graphique — Coraline Mas-Prévoist
Programme de génération — Louis Eveillard
Typographie — Linux Libertine, Licence OFL

*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en accord avec l'éditeur du livre original, qui dispose d'une licence exclusive confiée par la Sofia — Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit — dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012.